

Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **17 (1884)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Il y a des traits beaucoup plus héroïques dans la vie de Wesley, mais celui-là suffit à expliquer la facilité apparente avec laquelle son œuvre se fait. Tout lui cède, hommes et choses, parce qu'il ne s'est jamais laissé vaincre. La maladie elle-même lui fournira l'occasion d'écrire des notes sur le Nouveau Testament. Pour tout dire, Wesley, c'est une volonté de fer au service de la plus inaltérable sérénité.

Si nous en avons le temps, il serait facile de retrouver ce même trait dans ses sermons, dans l'organisation de ses sociétés, dans sa théologie elle-même. Il s'agit toujours de solliciter la volonté, de l'organiser pour ainsi dire sous la loi de l'Évangile. Tout le reste : inspiration, communion personnelle avec Dieu, services entraînants, exhortations véhémentes, tout revient à décider l'homme à *vouloir* être chrétien. Toute l'histoire intérieure du méthodisme se résume en ces lignes écrites par Wesley en 1765. « Deux jeunes gens lisant la Bible, vers l'an 1729, virent qu'ils ne pourraient être sauvés sans la sainteté ; ils la recherchèrent et excitèrent d'autres personnes à le faire aussi. En 1737, ils virent que la sainteté provient de la foi ; ils virent aussi qu'il faut être justifié avant d'être sanctifié ; mais toujours la sainteté demeure leur but. Et puis, Dieu les poussa au travail, absolument contre leur volonté, pour recruter un peuple saint. »

Mais si le lecteur nous a suivi jusqu'ici, il voudra sans doute faire plus ample connaissance avec Wesley ; nous le renvoyons au livre de M. Lelièvre : même en anglais, il ne trouverait pas de guide plus intéressant et plus sûr.

M. GALLIENNE.

PHILOSOPHIE

A. OTT. — CRITIQUE DE L'IDÉALISME ET DU CRITICISME¹

On n'en saurait douter, le criticisme représenté en France par MM. Renouvier et Pillon a toujours plus de prise sur nos contem-

¹ *Critique de l'idéalisme et du criticisme*, par A. Ott. — Paris, librairie Fischbacher, 1883.

porains. S'il en fallait encore une preuve, c'est que les adversaires s'émeuvent : M. Ott consacre un volume entier à réfuter les novateurs.

Selon lui, ce retour offensif du kantisme pourrait bien n'être qu'une réaction momentanée « contre une autre tendance extrême, la recherche de l'absolu, qui a repris au commencement de ce siècle, et dont la prétention avouée était de mettre l'intelligence humaine en possession de la science infinie et d'éclairer d'une pleine lumière l'essence de toutes choses. »

M. Ott prend une position intermédiaire entre les exagérations du dogmatisme antérieur à Kant et celles du criticisme idéaliste. « L'intelligence humaine ne peut aspirer à tout savoir, elle est capable néanmoins d'acquérir des connaissances positives sur bien des points qui l'intéressent et notamment sur ceux que les systèmes idéalistes et criticistes s'attachent de préférence à obscurcir. »

M. Ott s'en prend donc à Stuart Mill, à Bain en Angleterre, et en France, « à un dialecticien subtil et profond, M. Renouvier, qui a renouvelé avec un succès croissant le criticisme de Kant, beaucoup amendé, il est vrai. »

L'attaque de notre auteur est dictée par la conviction que, « contre l'intention de leurs auteurs, ces théories conduisent au scepticisme absolu et que le scepticisme a pour conséquence infaillible la mort intellectuelle et morale de ceux dont il s'est emparé. »

Suivant M. Ott, l'idéalisme et le criticisme ont beaucoup de points communs, et très souvent les objections dirigées contre l'un atteignent l'autre. « Leur force réside dans l'incertitude qu'ils jettent sur les données essentielles de toute science humaine; leur faiblesse, dans l'impuissance où ils sont de reconstruire un édifice tant soit peu consistant à la place de celui qu'ils ont démoli. Notre tâche vis-à-vis de ces doctrines sera donc double : elle consistera d'une part à défendre contre leurs attaques les idées fondamentales de la raison commune, de l'autre à scruter les conclusions dogmatiques où, bon gré mal gré, elles sont obligées elles-mêmes d'aboutir. Cette étude sera, en conséquence, divisée en deux parties dont chacune sera consacrée à l'un des objets spéciaux que je viens d'indiquer. »

Voici comment M. Ott définit le *phénoménisme*, en distinguant

entre celui de Kant et celui de M. Renouvier. « On entend désigner par cette expression la doctrine qui proclame que nous ne pouvons connaître que des phénomènes ; mais ces phénomènes ne consisteraient eux-mêmes qu'en sensations et représentations subjectives, cette doctrine ne différerait en rien de l'idéalisme et on ne voit pas pourquoi on aurait inventé ce mot nouveau pour la désigner. Pour lui attribuer un sens propre, on doit supposer nécessairement que les phénomènes diffèrent jusqu'à un certain point de nos sensations et de nos représentations, qu'ils ont une existence indépendante, extérieure, en un mot que ce sont des objets dont nous avons la perception. Il est possible sans doute qu'ils ne nous apparaissent pas tels qu'ils sont et que les formes de notre entendement jouent un grand rôle dans la conception que nous en avons ; mais en tout cas on les considère comme existant hors de nous, comme perçus par nos sens, et c'est dans cette perception que l'on fait consister toute notre expérience. Tel doit être le phénoménisme, s'il se distingue de l'idéalisme pur, et telle était bien la pensée de Kant. »

M. Renouvier occupe une position intermédiaire entre Kant et les idéalistes anglais. Avec ces derniers, il proclame que les êtres en général et les corps matériels en particulier ne sont que des groupes de représentations ; mais pour lui ces représentations, les phénomènes, ne sont pas simplement associés par la pensée : les phénomènes sont en relation entre eux, ils apparaissent comme fonctions les uns des autres. « Les corps sont des groupes ou ensembles de fonctions ; fonctions de l'espace en tant qu'étendus, figurés, mobiles ; fonctions du tact en tant que compressibles, élastiques, résistants, solides, liquides, gazeux ; fonctions de la pesanteur, fonctions physiques de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, enfin fonctions chimiques, par les changements qu'ils peuvent subir. » (Pag. 184, 185.)

Mais qu'y a-t-il derrière ces phénomènes ? Pas le moindre noyau bien réel et inconnaissable, comme le voulait Kant, car « M. Renouvier repousse résolument la substance comme une vaine idole créée par la philosophie. Et cependant M. Renouvier admet bien que ces centres divers de représentations multiples, qui constituent les phénomènes, existent les uns pour les autres : chaque

centre devient bien un objet perçu par les autres... Chaque groupe de représentations prend bien le caractère d'un ensemble de phénomènes objectifs à l'égard des représentations qui ne sont pas unies dans le même centre, et dans ce sens, M. Renouvier peut se dire phénoméniste comme Kant. »

Mais comme M. Renouvier nie toute substance, ce phénoménisme, différent en cela de celui de Kant qui admet encore le noumène, n'est qu'une espèce particulière d'idéalisme. « La qualité ne se trouve en rapport avec aucune substance, et ainsi cette relation fondamentale que tout homme perçoit entre des êtres qui ont des qualités et des qualités inhérentes à des êtres, est comme non avenue et ne compte pour rien dans son système. »

Mais, réplique M. Ott, « par cela même que nous ne pouvons concevoir les qualités que comme inhérentes à quelque chose, la perception de ce quelque chose est simultanée avec celle du phénomène lui-même. Nous sommes là en présence d'une donnée primitive de l'intelligence, qui en elle-même n'offre aucune contradiction. »

C'est parce qu'il nie cette donnée fondamentale de l'esprit humain que le phénoménisme de M. Renouvier sera toujours incompréhensible. « Sans doute l'intelligence humaine est obligée d'admettre des choses qu'elle ne conçoit pas. Du moment que l'inconcevable n'est pas contradictoire il a sa place dans le système de nos idées. Mais encore doit-on s'efforcer de le réduire au minimum. Ici au contraire on crée volontairement un inconcevable qui n'existe pas dans la nature des choses. Chacun conçoit parfaitement que toute qualité doit être la qualité de quelque chose ; nul ne peut concevoir qu'il existe des qualités qui soient des qualités de rien. Voilà une pièce d'un franc. Dans le système phénoméniste, il ne faut pas dire : il y a là quelque chose de forme ronde qui est blanc, qui porte certaines empreintes, qui est d'une dureté et d'une résistance déterminée, qui pèse cinq grammes ; mais bien : il y a là de la rondeur, de la blancheur, telle dureté, telle résistance, une pesanteur de cinq grammes, toutes qualités réunies en un certain lieu, et qui se transportent ensemble d'un lieu à l'autre, passant ainsi dans l'espace, sans rien qui les soutienne, sans rien qui établisse en elles un lien quelconque. Il faut ad-

mettre dans cette hypothèse qu'il y a des formes sans rien qui ait ces formes, de la blancheur sans rien qui soit blanc, du poids sans rien qui pèse ! Peut-on imaginer une conception plus étrange et plus impossible, une hypothèse plus opposée aux données les plus essentielles de la raison humaine ? On cherche vainement à se faire une idée de ce que pourraient être ces qualités qui ne seraient supportées par rien, qui se trouveraient çà et là, réunies ou dispersées, dépourvues de tout lien réel. Les seules choses auxquelles on pourrait les comparer seraient ces entités des réalistes du moyen âge, ces idées générales, ces abstractions auxquelles ces philosophes attribuaient une réalité effective. Ce sont là des inconvenances que n'offre point l'hypothèse de la substance. »

Peut-être en aurons-nous dit assez pour faire saisir la portée d'un débat dans lequel nous n'entendons du reste nullement entrer. M. Ott, dans cette première partie, traite encore de plusieurs autres questions importantes (l'espace et le temps, de la réalité de la substance, de la notion de causalité, etc.) qui toutes reçoivent une solution différente selon qu'on est phénoméniste ou substantialiste.

Dès le début de la seconde partie, nous remarquons un mot important au sujet de la valeur métaphysique qu'on prétend, de nos jours, attribuer aux lois de la nature. Pour M. Ott, les lois ne sont autre chose que des faits généraux, « en entendant par le terme *généraux* des faits multiples et toujours les mêmes. Les lois ne sont rien de plus. »

On voit donc combien est futile la prétention de ceux qui s'imaginent expliquer les faits par des lois, ou qui pensent que la connaissance des phénomènes et celle des lois des phénomènes sont choses différentes. « Quand on croit expliquer un fait par une loi, on montre seulement que ce fait rentre dans une classe générale d'autres faits semblables, mais ce n'est l'expliquer d'aucune façon. Un fait ne peut être expliqué réellement que par un autre fait. Quand Newton a constaté que la pesanteur sur terre était identique à la force qui faisait tomber la lune, il n'a pas expliqué la pesanteur, il a fait voir seulement qu'elle faisait partie d'une classe plus générale de faits. Quand il a montré que la trajectoire elliptique des planètes et la variation de leurs vitesses provenaient de la gravitation universelle, il a expliqué un fait par

un autre, savoir le mouvement des planètes par le fait combiné d'une vitesse à l'origine et de l'attraction du soleil.

» Ce que je viens de dire n'a nullement pour but de rabaisser l'importance des lois que découvrent chaque jour nos savants ou de contester la haute utilité des formules générales sous lesquelles ils résument des multitudes de faits. La science n'est composée que d'idées générales et les faits particuliers n'ont de valeur pour elle qu'à la condition d'être ramenés sous une ou plusieurs idées de ce genre. De là l'immense intérêt qu'offre la constatation des lois, c'est-à-dire des uniformités de toute espèce ; et quand ces lois ont pour objet des uniformités de cause ou de substance, elles expriment le plus haut degré du savoir humain, car les rapports de substance et de causalité marquent les dernières limites de notre connaissance. Mais ceci n'autorise pas à attribuer au mot loi un sens qu'il ne saurait avoir et à lui accorder une valeur métaphysique qu'il ne comporte en aucune façon. »

M. Ott signale les conséquences auxquelles le criticisme aboutit en niant le noumène pour tout réduire à une représentation dans laquelle rien n'est représenté : négation de toute communication entre les êtres, commencement sans cause, finalité résultant du hasard. Voilà les assertions étranges, choquant à plaisir le bon sens, auxquelles on aboutit forcément dès qu'on prétend arriver à la connaissance en niant le facteur extérieur, dont Kant, lui, ne méconnaissait pas l'importance. « A tout prendre, dit M. Ott, s'il fallait choisir entre Kant et M. Renouvier, c'est encore au premier que j'accorderais la préférence. Kant en revient en somme au déisme du XVIII^e siècle, que je ne crois pas le dernier mot de la philosophie, mais qui est une croyance très rationnelle. M. Renouvier au contraire nous ramène à la métaphysique des anciens et aux superstitions primitives de l'humanité : il renouvelle les arguments des éléates et des sceptiques, il attribue le sentiment et la conscience aux êtres inanimés ; il élève l'opération magique au rang d'un principe général, il rétablit le polythéisme. C'était de trop, pour en arriver là, de vingt siècles de labeurs et de progrès. »

M. Ott ne conclut pas sans réserve aucune contre l'idéalisme et le criticisme. « Le premier, dit-il, n'a toujours eu qu'une faible portée ; son utilité a consisté surtout à mettre en relief le côté

subjectif de nos sensations : il a apparu plusieurs fois comme une fantaisie brillante qui a ébloui un moment, mais à laquelle ceux mêmes qui le préconisaient ne croyaient pas en pratique. L'idéalisme anglais contemporain a eu un mérite spécial, celui d'insister beaucoup sur le fait de l'association des idées et de montrer le rôle considérable de ce fait dans les opérations intellectuelles. Mais la question de l'association des idées n'a aucun lien nécessaire avec l'idéalisme ; elle pouvait être traitée et a été traitée en effet par des spiritualistes et des matérialistes, et il est probable qu'au cas même où personne n'aurait tiré de l'oubli les doctrines de Berkeley et de Hume, cette question posée au XVIII^e siècle aurait été reprise au XIX^e et menée à bonne fin... Si l'idéalisme avait donc manqué à la philosophie, le dommage eût été supportable ; ce n'était qu'une grande erreur de moins dans l'histoire du génie humain.

» Il en est tout autrement du criticisme. Je parle ici de Kant. Il est hors de doute que ce grand homme a opéré une révolution dans la philosophie et que, parmi les penseurs qui sont venus après lui, il n'en est aucun, à quelque point de vue qu'il se soit placé, qui n'ait subi son influence. Le criticisme était nécessaire pour remettre en lumière le côté relatif de nos connaissances et faire sortir la philosophie du dogmatisme étroit où elle était figée. Mais Kant porta atteinte lui-même au principe de la relativité en déclarant impossible toute connaissance de l'objet en soi, et il ne s'aperçut pas que l'affirmation de cette impossibilité le conduisait droit à l'idéalisme. Fichte se chargea, du vivant même de Kant, de tirer cette conséquence parfaitement logique de son système. »

Le défaut du criticisme est donc d'avoir exagéré son principe. Ce que la philosophie en a conservé, c'est que les propriétés du sujet qui connaît sont pour beaucoup dans la connaissance des choses, que le dogmatisme ne saurait se soutenir sur ses anciennes bases et que tout ne peut être connu. Mais cela n'exclut pas que *quelque chose* ne puisse être connu en soi, et le dogmatisme devient possible dans certaines limites. C'est en déclarant que les noumènes sont absolument inconnaissables et qu'il n'existe pas de noumènes que le criticisme a dépassé la mesure ; et dans ces conditions il aboutit nécessairement au pur idéalisme.

On voit que M. Ott se borne à faire au kantisme les objections

qu'il provoqua dès le début et qu'il ne lui marchandé pas, sous un rapport du moins, son mérite incontestable.

Notre auteur est plus sévère à l'endroit de l'idéalisme qui n'est à ses yeux qu'un scepticisme déguisé. Il produit une page de Hume, où le célèbre écossais, remis à la mode aujourd'hui, confesse le mal qu'il décrit fort bien parce qu'il en a subi les effets.

« Je suis effrayé, dit-il, et confondu de ce désert et de cette solitude où je me trouve placé par ma philosophie, et je me représente à moi-même comme une espèce de monstre inconnu, étrange, qui, incapable de faire société avec les hommes, a été banni de leur commerce et reste désolé, dans le plus complet abandon.

»... La vue intense de ces contradictions multipliées et de ces imperfections de la raison humaine a tellement agi sur moi et si fort échauffé mon cerveau, que je suis prêt à rejeter tout raisonnement et toute croyance, et que je ne puis plus regarder aucune opinion ne fût-ce que comme plus probable ou plus vraisemblable qu'une autre. Où suis-je ? que suis-je ? de quelles causes tirè-je mon existence ? à quelles conditions vais-je retourner ? de qui rechercherai-je la faveur et de qui craindrai-je la colère ? quels êtres m'entourent ? et sur qui ai-je de l'influence ou qui a de l'influence sur moi ? toutes ces questions me confondent et je commence à me figurer que je suis placé dans la plus déplorable condition qu'on puisse imaginer, environné des plus épaisses ténèbres et privé de tout usage de mes membres et de mes facultés.

» Très heureusement il arrive que, puisque la raison est impuissante à dissiper ces nuages, la nature elle-même y pourvoit et suffit à l'œuvre ; elle me guérit de cette mélancolie philosophique et de ce délire, soit en opérant dans mon esprit une détente, soit à l'aide de quelque rappel de mes sens et de quelque impression vive qui fait disparaître toutes ces chimères. Je dîne, je fais une partie de trictrac ; je cause et me divertis avec mes amis ; lorsque après trois ou quatre heures de délassement je veux revenir à ces spéculations, elles me paraissent si froides, et forcées, et ridicules, que je n'ai plus le cœur de m'en occuper de nouveau. »

Voici de quels commentaires M. Ott fait suivre ces aveux du grand sceptique. « S'exempter autant que possible de toute peine et de tout souci, et se faire la vie douce et agréable, telle est en effet la seule pratique que puisse imaginer une doctrine qui ne reconnaît d'autre certitude que celle des représentations actuelles. Tel a été en effet le principe pratique des sceptiques de l'antiquité; l'*ataraxie*, l'impassibilité, l'indifférence à tout, même au bien et au mal moral, au juste et à l'injuste. Dans ces conditions cependant les instincts, les passions, les habitudes acquises produisent toujours leurs effets; la conduite de chacun dépendra donc de son tempérament. Ainsi la vie de Pyrrhon était simple et modeste, tandis que son disciple Timon s'abandonnait au plaisir des sens. Le dernier mot du scepticisme en morale, c'est l'égoïsme apathique et inactif, qui n'admire aucune vertu et ne s'émeut d'aucune iniquité. En science ce n'est pas seulement l'empirisme grossier des sceptiques de la période romaine, c'est la négation même de la possibilité de rien savoir.

» C'est ce qui explique pourquoi les hommes de cœur n'ont jamais voulu aller jusqu'au bout dans la voie du doute et de la critique. Personne ne conteste la haute moralité des défenseurs contemporains du criticisme et de l'idéalisme, leur amour sincère du bien, leurs aspirations nobles et généreuses. Ce sont ces sentiments qui ont empêché les criticistes de pousser les conséquences de leur système jusqu'à l'idéalisme, les idéalistes de suivre Hume jusqu'au précipice où il s'est lui-même arrêté. Ils ont préféré la logique du cœur à la logique de l'esprit, et il faut les en féliciter. »

Peut-être M. Ott, trop exclusivement préoccupé de la partie métaphysique, n'a-t-il pas tenu suffisamment compte des éléments divers dont se compose le criticisme de Kant et celui de M. Renouvier. Faute d'être complet, il n'est allé assez loin, ni dans la critique ni dans l'éloge. Les criticistes français ont bel et bien poussé les conséquences de leur système jusqu'à l'idéalisme. Qu'est-ce en effet que ce phénoménisme absolu de M. Renouvier exclusif de toute substantialité, devenue sa bête noire? Un autre nom pour l'idéalisme absolu de Hegel qui, lui aussi, ne laissait subsister que les phénomènes et, malgré toutes ses prétentions à une philosophie absolue, n'était que l'apôtre d'un scepticisme

déguisé devant bientôt aboutir au plus grossier naturisme. Mais il y a autre chose chez M. Renouvier. Il a appris de Kant le grand rôle des questions morales en philosophie ; prenant au sérieux la question du mal, — phénomène tout nouveau chez les philosophes français, — s'il s'est éloigné de Kant en métaphysique (en niant le noumène), il a fait plus grande la part de l'élément religieux. De là un souffle généreux, de vraie et sérieuse moralité, une impartialité rare, un libéralisme de bon aloi qui font du bien. C'est la présence de ces précieux éléments, plus rares peut-être aujourd'hui que jamais, dans le monde des penseurs, qui explique la sympathie toujours plus grande que rencontre la philosophie de M. Renouvier. La parole franche et honnête, sérieuse, du philosophe d'Avignon est arrivée fort à propos pour faire sentir la vanité de notre dilettantisme littéraire et philosophique, l'incurable frivolité de ces esprits aristocratiques, dédaigneux, inhumains et de ces épicuriens littéraires qui ne savent voir partout, jusque dans nos misères et nos larmes, que de curieux motifs de jouissances artistiques.

Maintenant, que tous ces fruits si précieux du criticisme français poussent sur un arbre assez hybride, des racines duquel il n'est pas possible à tout le monde de suivre les ramifications tant elles vont loin et profond, c'est ce que bien des personnes sentent, sans éprouver un besoin particulier de s'en rendre compte. Les plus compétents eux-mêmes, qui auraient bien des réserves à faire, ne sont nullement enclins à soulever le voile. Après tout, le souffle moral si rare, si bienfaisant du criticisme français ne couvrirait-il pas au besoin un bon nombre de péchés métaphysiques ? Il pourrait arriver à M. Renouvier comme à beaucoup d'autres architectes en ces matières. On admire le magnifique édifice qui s'étale au soleil, sans tenir compte ni de l'échafaudage ni surtout des substructions vastes, profondes, nombreuses, auxquelles il a fallu se livrer pour conquérir un terrain ferme.

Nous n'oublions pas ce que M. Ott pense d'une pareille indulgence qui pourrait paraître de la complicité aux yeux de ceux qui croient encore que les systèmes métaphysiques mènent le monde.

« Quand une doctrine, dit-il, réunit un grand nombre d'adhérents, c'est la logique de cette doctrine même qui dirige la plupart d'entre eux. Si dans le désarroi actuel des croyances le criticisme

et l'idéalisme arrivaient à prévaloir, il me semble certain que ce seraient leurs conséquences extrêmes qui se produiraient de préférence. On dira qu'il n'est pas à craindre que ces systèmes prennent une grande extension, puisque leurs données sont trop éloignées des croyances communes et que les personnes étrangères à la philosophie sont stupéfaites quand on leur parle des thèses émises par les criticistes et les idéalistes et ne peuvent croire qu'on puisse soutenir sérieusement de pareilles assertions. Ce ne seraient en effet que les lettrés qui pourraient adopter ces opinions, mais personne n'ignore que l'esprit des masses finit toujours par se mouler sur l'esprit des lettrés. Or dans la crise que traverse la société moderne, quand un ordre nouveau doit être substitué à un ordre vieilli, le doute et l'égoïsme auraient des conséquences funestes. »

Les appréhensions de notre auteur seraient peut-être fondées s'il ne s'agissait ici que d'une pure question de logique, de plus ou moins de conséquence. Il n'est que trop vrai que, dès qu'on s'est engagé dans une voie fautive, les plus logiques, fussent-ils les plus absurdes, finissent toujours par l'emporter. Mais nous avons déjà constaté que ce n'est que par suite d'une inconséquence que le criticisme français renferme les éléments si précieux signalés plus haut. Pourquoi la vie ne l'emporterait-elle pas sur la pensée, la morale sur la métaphysique ? Nous sommes d'autant plus en droit de l'espérer que nous avons affaire à des philosophes pour lesquels la certitude est avant tout un fait moral. Conséquence ou inconséquence, M. Ott peut donc se rassurer. Il a parfaitement raison lorsqu'il dit : « Il serait malheureux que ce scepticisme léger et railleur qui semble se propager parmi la jeunesse, cette incrédulité moqueuse qui se rit de toute espèce d'idéal et qui ne connaît de positif que l'intérêt matériel pût trouver dans des spéculations philosophiques, émanées de sentiments tout différents, l'apparence d'une justification scientifique. » Mais ce n'est pas l'école de M. Renouvier qui fournira des arguments à cette jeunesse-là.